HAL
open science

Compte rendu de l'ouvrage : "Andreas Wimmer. Ethnic Boundary Making: Institutions, Power, Networks" Oxford, Oxford University Press, 2013, vii-293 p.

Philippe Poutignat

▶ **To cite this version:**

Philippe Poutignat. Compte rendu de l'ouvrage : "Andreas Wimmer. Ethnic Boundary Making: Institutions, Power, Networks" Oxford, Oxford University Press, 2013, vii-293 p.. 2016, pp.827-830. hal-01529975

HAL Id: hal-01529975

https://hal.science/hal-01529975

Submitted on 31 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Andreas Wimmer. Ethnic Boundary Making: Institutions, Power, Networks Oxford, Oxford University Press, 2013, vii-293 p.

Cet ouvrage est une contribution marquante aux théories de l'ethnicité qui, sans remettre en cause ce qu'Andreas Wimmer nomme le « consensus constructiviste », en mesure les limites et vise à les dépasser. De façon cohérente avec l'approche wébérienne qui conclut au caractère définitivement fuyant de l'ethnicité, il n'est plus question de définir ce qu'elle est « vraiment ». À la place des questions d'ontologie et d'épistémologie dans lesquelles se seraient embourbées les approches constructivistes, l'auteur propose de développer le cadre théorique d'une entreprise comparative et analytique de grande envergure qui intègre, dans un seul et même domaine, ethnicité, « race » et nationalité. Revendiquant s'inspirer de la sociologie analytique, il émet l'hypothèse, pour expliquer l'emprise variable de l'ethnicité sur la vie des individus selon les sociétés et les contextes, de processus récurrents et du caractère fini des modalités de sa production.

La question des frontières sociales au centre de cette entreprise unit un aspect catégoriel à un aspect relationnel et combine trois courants de recherche : celui de l'anthropologue Frederik Barth qui a rapporté l'existence des groupes ethniques au maintien de leurs frontières ; la problématique wébérienne de la fermeture sociale qui focalise l'analyse sur les intérêts à faire ou à défaire les frontières entre des « nous » et des « eux » ; la « lutte des classements » de Pierre Bourdieu qui permet le déploiement de cet aspect dynamique et stratégique en prenant en considération les positions de pouvoir et les relations de domination qui sous-tendent la légitimation des principes de vision et de division du monde social.

Plusieurs typologies, qui sont autant d'étapes dans la construction théorique proposée par l'ouvrage, ordonnent les données tirées d'une masse impressionnante d'études de cas ou de comparaisons partielles. Sont d'abord identifiés les stratégies d'acteurs pour former ou transformer les frontières et les moyens de les faire aboutir. Placée sous les auspices de Georg Simmel et, de façon plus contestable, de Claude Lévi-Strauss, une (quasi) taxinomie étend des typologies déjà existantes et cherche à épuiser toutes les possibilités ouvertes par la métaphore des frontières. Les propriétés de celles-ci sont analysées selon quatre dimensions : la saillance politique, la fermeture sociale, la différenciation culturelle et la stabilité dans le temps. Un modèle processuel et multiniveaux rend compte de leurs configurations. La structuration des champs sociaux par l'environnement institutionnel, la position des acteurs dans les hiérarchies de pouvoir, leurs dotations en capitaux et, enfin, la portée politique de leurs alliances viennent contraindre la lutte des classements dans laquelle est prise la formation des frontières. Cette lutte est aussi une négociation aboutissant à un consensus qu'A. Wimmer désigne comme un « compromis culturel » et dont il a développé la théorie entre hégémonisme gramscien et équilibre fonctionnaliste.

Le chapitre consacré à l'ethnicité des immigrants illustre cet art de synthétiser des théories existantes pour montrer leurs insuffisances (« comment ne pas penser l'ethnicité », p. 16) et exposer, par contraste, un modèle alternatif (« comment penser l'ethnicité, le paradigme de la formation groupale », p. 26). Les principales approches de la sociologie américaine

héritent de l'ontologie sociale de Johann Gottfried von Herder (une autre façon de désigner l'essentialisme) : le monde serait habité par des « peuples » qui sont autant de « totalités » que distinguent une culture singulière, une solidarité communautaire et le sens d'une identité commune. Cette ontologie devenue doxa, la division de la société selon des lignes ethniques (plutôt que les classes sociales ou les religions) a représenté la voie toute tracée pour étudier l'incorporation des immigrants dans une société d'accueil, comme l'illustre aussi bien le paradigme des théories classiques de l'assimilation que ses versions contemporaines, telle la théorie de l'assimilation segmentée. Il en est de même pour le multiculturalisme, perspective qui lui est généralement opposée. Le développement des départements d'études ethniques et raciales aux États-Unis (« Asian-American », « Chicano », « Native-American », etc.) témoignerait, pour sa part, de l'influence d'un « herderianisme de gauche » (p. 21) pour lequel la fermeture sociale et la discrimination sont des caractéristiques intrinsèques des sociétés d'immigration.

À la suite de l'anthropologie, le lien entre culture, identité et communauté a été remis en cause et la première a cessé d'être la matière suivant laquelle sont élaborées les divisions ethniques. L'ensemble de ces dimensions ont été reversées à l'enquête : comment et sous quelles conditions émergent la différence culturelle, la « groupalité » et l'identification des individus aux catégories ethniques ? Il importe alors, pour l'auteur, de dissocier les « processus ou mécanismes ethniques (telle la discrimination) des processus et mécanismes qui ne le sont pas » (p. 33) et de rejeter les « lunettes herderiennes » (p. 36) qui font voir de l'ethnicité là où il n'y en a pas. Pour pouvoir révéler les processus de formation des frontières, il convient de ne pas inscrire, dans l'appareillage même de l'enquête, la présupposition de l'existence des clivages ethniques et de ne pas choisir les groupes ethniques comme unités d'observation.

La première des études empiriques présentées porte sur des entités spatiales. Elle traite des transformations de frontières catégorielles et sociales que connaissent les quartiers populaires, qui comprennent une forte proportion d'immigrants, de trois villes suisses. L'analyse d'entretiens menés auprès de membres d'âge variable parmi les populations anciennement installées (suisse, italienne, turque) met en évidence que les catégories de « nous » et de « eux » avec lesquelles est décrite la vie du quartier correspondent au schème « inclus » (ceux qui respectent l'ordre local et se conforment à son code moral) *vs* « intrus » (principalement les derniers arrivés, dont les jeunes suisses marginaux). Les catégories ethno-nationales sont présentes et vont de soi dans ces discours, mais « jouent seulement un rôle de classifications secondaires » (p. 124). Ce schème fournit une explication alternative au sentiment xénophobe en invoquant l'existence d'une sorte de « protectionnisme culturel », au lieu de la compétition économique ou d'une logique de discrimination raciale communément évoquées. Se trouvent ainsi récusées non seulement la perspective de Herder, mais encore celle d'un « constructivisme radical » qui se donne pour objet des processus d'« ethnicisation » ou de « racialisation ». Pour ce type de constructivisme, qui fait son chemin en Europe selon A. Wimmer, les différences ethnoculturelles ou raciales trouvent leur pertinence dans les discours d'exclusion des élites politiques et dans les contre-discours d'entrepreneurs ethniques, « et non dans les pratiques quotidiennes des immigrants ou de leurs pairs ouvriers » (p. 113).

A. Wimmer est donc le promoteur d'une voie moyenne. Celle-ci ne nie pas l'importance de l'ethnicité dans la fabrique quotidienne de la vie sociale, tout en la relativisant. Ainsi, la recherche suisse minore-t-elle le rôle apparent joué par l'origine nationale dans les choix relationnels et souligne la pertinence des nouvelles limites catégorielles pour la formation des frontières sociales, certaines désethnicisées. La deuxième recherche prend les individus comme unités d'observation et traite des pages Facebook d'étudiants d'une université américaine. Elle s'emploie à montrer que l'homogénéité raciale apparente (selon les définitions couramment admises aux États-Unis) des réseaux d'« amis » n'est pas l'effet uniquement d'une préférence pour des « mêmes » raciaux mais le produit agrégé de préférences ethniques (et non raciales) et de multiples mécanismes d'établissement de liens. Une fois ces processus dissociés, « un seul parmi eux résulte d'une stratégie de fermeture raciale, c'est-à-dire d'une 'authentique' préférence pour un entre soi fondé sur les catégories raciales » (p. 153). L'ultime recherche n'est pas une étude de cas, mais utilise une vaste enquête européenne sur l'adhésion à des valeurs « parsonniennes » pour évaluer le lien généralement supposé entre appartenance ethnique et différence culturelle (ou sa négation par le constructivisme radical). Elle montre que les valeurs des individus ne dépendent que faiblement de ces appartenances et que les « différences culturelles » entre groupes majoritaires et minoritaires sont fonction de leurs fermetures.

Se trouve à nouveau démentie une notion de sens commun de ce qu'est l'ethnicité. Mais c'est là une entreprise déjà bien avancée par ailleurs. Le grand intérêt du livre d'A. Wimmer réside dans son approche « ouverte » de la construction des frontières, pour laquelle il importe « de ne pas rechercher exclusivement les formes raciales et ethniques de sociabilité, de modèles culturels ou d'identification catégorielle » (p. 207). Cette posture, déflationniste en matière d'ethnicité, ne revient pas à passer le rasoir d'Ockham. Elle s'accompagne d'un agnosticisme ontologique qui abandonne, épisodiquement dans le texte, la part de ce qui est « authentiquement » racial ou ethnique à des « évidences » (p. 34) qui restent hors du champ de l'analyse. Sur ce point, un autre style (méta)théorique peut être préféré. Rogers Brubaker, par exemple, engagé dans une entreprise parallèle à celle d'A. Wimmer, conclut qu'il pourrait bien « ne pas étudier l'ethnicité du tout, celle-ci n'étant qu'une étiquette nominale regroupant des phénomènes disparates »[1].

En dépit d'une capacité de synthèse remarquable, bien des points dans l'élaboration théorique d'A. Wimmer peuvent être, et ont été, critiqués : le flou entretenu entre construction des frontières et construction de groupes ; l'axiome du caractère stratégique des pratiques d'association alors qu'il est contestable qu'une préférence pour l'« entre soi », si elle a bien un effet de fermeture, soit par là même qualifiable de « stratégie » ; ou, le placement, sous la catégorie générale de l'ethnicité, de la nation et de la « race » et la récusation des approches qui situent les relations raciales, et le racisme, dans les rapports sociaux généraux de domination. Tous ces points, loin d'atténuer l'intérêt du livre d'A. Wimmer, en soulignent au contraire la pertinence, tout particulièrement dans le contexte français dans lequel, jusqu'au milieu des années 1990, la sociologie a, sauf à de rares exceptions, ignoré la problématique de l'ethnicité (terme qui conserve, jusqu'à aujourd'hui, son parfum d'anglicisme). Les choses ont changé pour des raisons qui ne sont pas toutes internes au champ scientifique, mais qui sont néanmoins corrélatives au

[1] Rogers Brubaker, *Ethnicity without Groups*, Cambridge, Harvard University Press, 2004, p. 27.

« consensus constructiviste ». Dans cette conjoncture, l'ouvrage d'A. Wimmer est bien venu. Il existe maintenant un corpus important de recherches s'interrogeant sur « les nouvelles frontières de la société française », qui ont pris pour objet la production contextuelle d'ethnicité, l'« ethnicisation » ou la « racialisation ». L'ouvrage d'A. Wimmer devrait favoriser l'approfondissement des discussions scientifiques qui entourent ces recherches et leurs futurs développements.

Philippe Poutignat